

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. IX.

No. 43.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, la ligne, 10 centins.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 24 OCTOBRE 1878

AVIS IMPORTANTS

L'Opinion Publique est publiée par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS, à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, ou dans le cours des trois premiers mois, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de six mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les contributions et correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

SOMMAIRE

La colonisation, par L. O. David.—Un poète canadien apprécié en France.—Chronique américaine, par Anthony Ralph.—Histoire de l'Île-aux-Coudres, par l'abbé Alexis Mailloux.—Choses et autres.—Nos gravures : Les cardinaux Franchi et Nina; Mgr Dupanloup; La guerre dans l'avenir; la fête de Venise en l'honneur du roi Humbert.—Poésie : L'arc-en-ciel, par L. Gougeon.—La bande rouge, par P. du Boisgobey (suite).—Gazette des tribunaux.—Conseils utiles.—Le nouveau ministère.—Causerie agricole, par X.—Les échecs.—Prix du marché de détail de Montréal.

GRAVURES : Le cardinal Nina; le cardinal Franchi; Mgr Dupanloup; La tête de la statue de la liberté devant servir de phare dans le havre de New-York; Une soirée; Les fêtes en l'honneur du roi Humbert et de la reine Marguerite; Exposition universelle; Salle des correspondants de journaux à Paris; La guerre dans l'avenir.

LA COLONISATION

Les élections et le refus de la Corporation de Montréal de donner un sou à la Société de colonisation, ont retardé un mouvement sur lequel le public comptait beaucoup. L'hiver arrive, bientôt il sera trop tard pour faire les travaux de défrichement d'automne, il n'y a pas un instant à perdre. C'est ce que la Société de colonisation a compris en s'adressant au gouvernement pour obtenir une modification des conditions d'abord acceptées, et quelques secours qui lui permettraient de faire l'épreuve de son projet immédiatement. Nous croyons même, malgré la manière peu encourageante dont la Société Saint-Jean-Baptiste des Bois nous a traité, que le gouvernement devrait lui donner, à elle aussi, les moyens de commencer l'exécution de son projet qui mérite l'attention publique. Cette Société déposant \$1,000 chaque fois que le gouvernement lui avance mille piastres, comme garantie de l'établissement de dix colons, le gouvernement ne risque presque rien, et avec quelques milliers de piastres, il encouragerait des entreprises, des expériences précieuses pour l'avancement de la colonisation.

La crise a tourné les esprits vers la protection et la colonisation; nos gouvernants doivent tenir compte de ce mouvement,

satisfaire l'opinion publique par des mesures sages auxquelles tous les hommes de bonne volonté des deux partis devraient contribuer, afin d'empêcher que l'exagération ne fasse un mal de ce qui pourrait être un si grand bien.

M. Vanasse a exprimé, au sujet de la colonisation, des idées que nous approuvons en général, mais il ne paraît pas connaître le but de la Société de colonisation et ses moyens d'action. La Société est convaincue comme lui que la colonisation ne peut réussir sans l'aide du clergé, et qu'il devrait être aujourd'hui, comme il l'a toujours été, à la tête de cette œuvre patriotique. Mais quelques personnes voulant surtout venir, dans le moment, au secours des ouvriers des villes, et de Montréal en particulier, il leur fallait bien avoir une organisation quelconque, un comité actif pour s'adresser au gouvernement, à la corporation et au public. La Société se proposait de se mettre en communication avec le clergé, de s'entendre avec lui pour donner à son entreprise la portée et l'effet voulus, et déjà des démarches ont été faites auprès de Monseigneur de Montréal à ce sujet.

La Société n'a pas fait ce qu'elle aurait voulu faire; le refus de la corporation l'a obligée de ralentir et de modifier son action; mais elle n'abandonnera pas l'œuvre qu'elle a commencée. Déjà, l'agitation qu'elle a faite dans le public, les idées qu'elle a répandues ont produit d'excellents résultats en dirigeant l'attention du public vers le défrichement de nos terres incultes. La colonisation de la vallée de l'Ottawa a, grâce à cette agitation, fait des progrès remarquables depuis trois mois; un bon nombre de colons ont quitté les villes et les vieilles paroisses pour aller grossir les petites colonies que M. le curé Labelle y a établies.

M. Vanasse parle d'une grande souscription nationale faite par l'entremise du clergé, d'une immense Société de colonisation embrassant toute la province de Québec. C'est exactement ce que se propose de faire la Société; mais, pour faire marcher une aussi vaste organisation, dans les villes surtout, il faut une direction, un bureau central d'administration, d'informations et de secours.

Après avoir aidé les ouvriers de la ville qui veulent s'établir sur des terres, la Société, encore une fois, avait l'intention d'étendre son action, et de faire intervenir le clergé pour compléter son œuvre. Il n'y a pas de doute qu'on ne peut se passer du clergé pour faire de la colonisation, car lui seul peut y mettre le temps et le dévouement nécessaires.

L.-O. DAVID.

UN POÈTE CANADIEN APPRÉCIÉ EN FRANCE

Nous avons arraché, presque volé à M. Fréchette les lettres qu'il a reçues des premiers littérateurs de la France au sujet de ses poésies. Nous nous proposons d'en publier quelques-unes.

(De *L'Indicateur*, Cognac, 14 juillet 1878.)

Pêle-Mêle, fantaisies et souvenirs poétiques, par Louis-H. FRÉCHETTE, Montréal, Canada.

Du Canada, de ce pays français par l'origine et par le cœur, de ce pays découvert par Sébastien Cabot, exploré par Jacques Cartier, défriché, colonisé et organisé par un homme illustre

et persévérant, notre aïeul saintongeais, Samuel de Champlain, il nous arrive un volume de poésies aussi bien écrit que pensé, aussi parfait que bien rempli. De cette terre lointaine que nous aimons et qui nous rend notre amour avec usure; des rivages de Saint-Laurent, ce fleuve large comme une mer, qui vit la lutte épique de ces deux grands adversaires, Montcalm et Wolf, champions de France et d'Albion, qu'un même glorieux trépas coucha sous la même pierre et réunit dans la fraternité du tombeau; de cette Nouvelle-France de nos pères, qu'un hiver presque constant enveloppe de ses torpours glacées, il nous vient une luxuriante floraison, un bouquet printanier, une magnifique et odorante jonchée, un *Pêle-mêle* poétique si si plein de sève et de parfums, qu'il pourrait faire envie aux contrées les plus aimées du soleil!

Et nous éprouvons d'autant plus de plaisir à saluer ce poète canadien, qu'il aime à se dire notre frère et que les liens qui unissaient jadis le Canada à la France existent toujours pour lui. En le lisant, on se sent envahi par je ne sais quel sentiment de bonheur; ses vers révelent un attachement profond pour la patrie, un attachement qui n'est point amoindri, mais qui est, au contraire, fortifié par les revers sans exemple qui nous ont frappés!...

Le livre de M. Louis-H. Fréchette, comme l'indique son titre, est un recueil plein de variété et de fantaisie; la même note ne s'y fait point entendre avec monotonie; la gamme entière s'y déroule dans un charmant désordre. C'est comme un clavier sonore et étendu.

Soit qu'il chante les sublimes paysages de son pays, ou les splendeurs de ses forêts; soit qu'il célèbre les époques glorieuses de son histoire nationale, ou les grands travaux de ses illustres devanciers; soit qu'il promène sa muse dans les sentiers fleuris de l'Églogue ou dans les sombres vallées de l'Élégie; soit qu'il envoie à la France le tribut de son admiration passionnée ou la touchante expression de son amour filial, le poète reste toujours à la hauteur de sa noble mission. On rencontre, en parcourant les pages de son œuvre, des morceaux d'une perfection achevée, où la beauté correcte de la forme rehausse encore la grandeur de l'idée. Nous pourrions citer : *Sursum corda*, *Le Mississipi*, *Joliet*, *La Liberté*, *La Dernière Iroquoise*, et bien d'autres, mais nous préférons mettre sous les yeux de nos lecteurs le sonnet que le député au parlement canadien envoie à la France, patrie de ses aïeux :

Toi dont l'aile plana sur notre aurore, ô France!
Toi qui de l'idéal connais tous les chemins!
Toi dont le nom, fanfare aux accents surhumains,
De tout peuple opprimé sonne la délivrance!

Terre aux grands deuils suivis d'éclatants lendemains!
Noble Gaulle, pays de l'antique vaillance,
Qui sus toujours unir, merveilleuse alliance,
Au pur esprit des Grecs l'orgueil des vieux Romains!

Toi qui portes au front Paris, l'auguste étoile
Qui de l'humanité dirige au loin la voile,
Nous, tes fils éloignés, nous t'aimons, tu le sais!

Nous acclamons ta gloire et pleurons tes défaites.
Mais c'est en écoutant le chant de tes poètes
Que nous sentons surtout battre nos cœurs français!

N'est-ce pas un petit poème exquis par les sentiments qu'il exprime, et merveilleusement ciselé?

EUTROPE LAMBERT.

CHRONIQUE AMÉRICAINE

NEW-YORK, 14 octobre 1878.

L'automne, couronné de fruits mûrs et de roses blanches, est venu rafraîchir l'atmosphère; l'été indien, si riant et si pur, nous fait oublier les 90 à 100 degrés que nous avons dû subir dans les mois caniculaires de cette année. Malheureusement, il n'en est pas de même à la Nouvelle-Orléans, où la chaleur ne diminue pas : le thermomètre marque encore 78 degrés; température qui convient malheureusement trop bien aux animalcules, aussi nuisibles qu'invisibles, dont les légions innombrables infectent l'air et l'eau, vicent nos organes, échauffent notre sang, etc., phénomènes qui constituent, sur les bords

du Mississipi, ce qu'on appelle la *fièvre jaune*! sœur aînée du *romito*! et mère du *choléra*!

M. Tugague, de l'*Abeille* de la Nouvelle-Orléans, donne, dans son journal, d'excellents conseils sur la manière de combattre cette redoutable épidémie.

Moi, qui ne suis ni médecin ni Louisianais, je n'en donnerai qu'un seul, mais ce sera un conseil radical, même un peu féroce : je dirai simplement aux habitants des rives du Mississipi, cette vallée des larmes, de quitter à jamais ces lieux maudits, de changer complètement d'air et de climats, et de laisser la fièvre jaune s'abattre librement sur les alligators, les serpents et les moustiques.

En toute âme et conscience, je pense qu'il n'y a pas d'autre remède; et, puisque la science médicale n'a rien découvert pour combattre victorieusement le fléau, je demeure convaincu que j'ai trouvé le seul moyen de l'éviter.

Les concerts, les représentations au bénéfice des victimes, continuent d'attirer la foule; des quantités innombrables d'habillements, de linge et d'effets de toutes sortes ont été quêtés à domicile; le tout sera envoyé aux pauvres gens du Sud que l'épidémie a épargnés, mais dont les vêtements ont été brûlés par mesure de précaution.

A défaut d'autre satisfaction, on a celle de voir la fraternité humaine se manifester dans ce que Dieu a créé de plus sublime : la charité!

On est fier de notre siècle lorsqu'on voit la vieille France jeter son or par-dessus l'océan pour secourir la Louisiane, et le Canada-français apporter son offrande à la même œuvre.

Enfants tous deux de la même patrie, le Canada et la Louisiane se tendent la main d'un bout de l'Amérique à l'autre! Quelle belle conception, et qui nous fera ce tableau de maître!

Depuis quelques jours, des nouvelles à sensation d'un autre ordre sont venues détourner l'attention générale et aiguïser la curiosité de ceux à qui il faut un meurtre ou un scandale pour les satisfaire. La découverte d'une jeune femme coupée en morceaux à Staten Island, près du lac d'Argent, a dû combler de joie ces lecteurs insatiables d'émotions.

La vérité sur ce drame mystérieux semblait ne pas vouloir sortir du puits, lorsque, par le plus grand des hasards, la police a mis enfin la main sur le coupable.

C'est un Allemand des mieux réussis, 25 ans à peine, frais et rose; il se nomme Reinhardt, vendait de l'*ice-cream* à ses moments perdus, et fabriquait aussi des broches. Avant le crime, il était établi à Staten Island, avec son épouse, ou plutôt sa victime, Annie Deegan.

Pauvre jeune femme, c'est au moment où elle allait devenir mère que son mari commença à la maltraiter; plusieurs fois il voulut la chasser, mais elle persista à ne pas quitter le domicile conjugal, et c'est ce qui la perdit!

Pendant ces démêlés d'intérieur, Reinhardt flirtait auprès d'une jeune brune, Allemande comme lui, Paulina Dittmar, laquelle résidait à New-York.

Ce don Juan d'une nouvelle espèce pouvait, s'il l'avait voulu, devenir bigame, rien ne l'en empêchait; aux États-Unis, la justice n'est pas cruelle. Dernièrement, elle condamnait un mari à huit ans de prison, parce qu'il s'était marié seize fois, sur la